Tyâg Patr est l'autobiographie d'un vieux magistrat, qui raconte sa vie à la première personne, de l'enfance à la fin de sa brillante carrière, à laquelle il met brutalement un terme par la lettre de démission qui donne son titre au roman. Mais le terme *tyâg* signifie aussi « renoncement » et le prologue signale qu'il s'agit d'un manuscrit laissé par un ermite vivant sur les bords du Gange.

Les divers épisodes de cette autobiographie tournent tous autour de la jeune tante du héros (sa *Bu*⇩, Mri—⇩l de son prénom , qui n'est presque jamais utilisé dans le texte). A peine plus âgée que le héros Pramod, cette femme est en effet d'autant plus au centre de l'œuvre que c'est son souvenir qui « frappe d'amertume » et d'inanité tous les succès professionnels et sociaux, et détermine finalement la démission du juge et sa reconversion en renonçant. C'est par ailleurs le lien unissant ces deux personnages qui est livré dès le premier chapitre à une réinterprétation et à une élaboration secondaire dont l'aboutissement est d'une part la décision de démission, d'autre part la découverte de l'écriture romanesque, avec l'autobiographie qui explique sa décision de renoncement.

Tous les épisodes sont présentés dans un ordre strictement séquentiel : enfance paradisiaque fondée sur la relation privilégiée avec la jeune Bua au premier chapitre, qui se clôt sur le départ de la jeune fille, mariée précipitamment par la mère du narrateur pour mettre fin à un flirt avec le frère d'une camarade de classe ; retour de Bua au bout de quatre jours dans sa belle famille, et semi-confidences à Pramod sur le triste sort qui lui est fait là-bas (chapitre 2) ; seconde visite inattendue au bout de huit mois de la jeune femme (brimée et battue), reprise de force par le mari, réapparition de son ancien flirt, vertueusement chassé, nouvelles confidences à Pramod, nouvelles protestations de sa part et projets enfantins de la ramener à lui et de la sauver (chapitre 3). Bua ne reviendra plus dans la maison familiale, et c'est Pramod qui part alors sporadiquement à sa recherche, dans les temps morts de sa vie d'étudiant, prenant conscience avec effroi, révolte et pitié, de la chute de plus en plus dramatique de sa tante. Lors de sa première visite, il découvre une femme répudiée par son mari, et vivant illégitimement dans la dernière pauvreté avec un charbonnier dont elle attend un enfant : Bua se répand en justifications dharmiques sur le devoir de fidélité qui l'attache à cet homme dont elle sait qu'il ne va pas tarder à la quitter (chapitres 5 et 6). Leur seconde rencontre, alors que Pramod ignore tout d'elle à l'exception de la mort de son enfant et de son abandon par le charbonnier, a lieu par hasard dans la famille de sa future épouse, où elle est préceptrice -- il a enfin consenti à se marier. Pour des raisons d'allégeance à la norme sociale de la décence, dont elle s'estime faillie et dont elle maintient avec constance la légitimité, elle n'accepte pas l'invitation au mariage prochain de son neveu. Le projet de mariage avorte (chapitre 7). La dernière visite a lieu à la suite d'une longue lettre de Bua à Pramod, où elle lui décrit sa situation, misérable, et ses besoins financiers, modestes. Il la découvre en effet malade, survivant à grand peine grâce à la charité de ceux qui l'entourent, tous appartenant à la "lie de la société". Il fait un dernier effort pour l'arracher à sa misérable existence et l'emmener chez lui, proposition qu'encore une fois elle refuse, se sentant indigne de toute réinsertion dans une société dont elle est déchue. Il la quitte en lui laissant, assez mesquinement, un maigre pécule à ne pas gaspiller (chapitre 8 : extrait 2).

Mais avant cette ultime entrevue, Pramod a un rêve étrange et pénétrant : Bua s'immerge dans l'océan, refusant de rejoindre la terre et de saisir la corde qu'il lui tend, expliquant qu'une fois aventurée dans le grand large, il n'est pas de retour possible (extrait 1). Le dénouement est rapide : le narrateur rédige sa lettre de démission et fait le jour même vœu de pauvreté avant de se retirer à Haridvar (épilogue).

Extrait 1

C'en est assez. Il faut à présent en finir. La vie est un un songe, et dans l'histoire de Tante le rêve est fini.

Les événements surgissent, se déroulent, puis sortent de notre champ de vision. Avec quel enthousiasme nous entrons dans la vie au début, dans quel ennui et dans quel écoeurement pour finir nous arrivons au terme du voyage. Je me perds pour ma

part en supputations sur ce grand théâtre du monde, ce mystère en vérité, le pays où l'on n'arrive jamais, l'énigme que l'on ne résout pas.

C'est l'océan. Nous aussi nous sommes venus faire voguer nos petits bateaux en papier au bord de la mer, mais on n'est en sécurité qu'au bord, tout près du rivage, au-delà c'est l'infini. Les courageux s'aventurent au large. Il en est beaucoup qui coulent et se noient, certains qui ont l'air de nager ; mais la plupart sont sur le bord, occupés à défendre bec et ongles leur petit lopin de sable où souffler, occupés à se plaindre. Que peuvent-ils faire d'autre, d'ailleurs ? La lutte pour la survie les amène à limiter de plus en plus leur champ d'action. Dans les trois directions l'océan jubilant joue de toutes ses vagues. Mais il peut toujours jouer, nous sommes tout accaparés par nos besognes, nous n'avons pas même le loisir de porter notre regard là-bas au loin.

Et d'ailleurs, comment l'y porterions-nous, notre regard, là-bas ? Où l'accrocher ? Les vagues de l'océan ne connaissent pas la limite, elles sont sans fin. Où est la limite, où est l'autre côté ? Il n'y a pas de limite, nulle part. Il n'y a pas d'autre côté. Nulle part de quoi poser le regard et le fixer. Il n'y a que la ligne de l'horizon où l'océan rejoint le ciel. Là aussi, c'est la sombre immensité bleue, et elle n'a pas non plus de fin. Il n'y a pas d'autre limite que la limitation de notre regard, mais à part cela, c'est la même étendue illimitée.

Ah, surtout, ne nous aventurons pas dans cette immensité, ces profondeurs insondables, dans l'eau incommensurable. Qui trouverions-nous, là-bas, à qui parler, à écouter ? Nos compagnons de dialogue, nos semblables, nos frères, connus ou inconnus, c'est près de nous qu'ils sont. Là-bas tout n'est que solitude, effrayante solitude. Gardons-nous bien de nous y aventurer.

Restons sur le bord, sur la terre ferme, le bon vieux plancher des vaches. Limitons-nous à ces rassurants parages, où nous avons prise sur les choses, assez d'assise pour bâtir nos demeures. Une fois fermement ancrés sur terre on peut ensuite se permettre d'entrevoir l'océan infini, et c'est déjà pas mal. C'est même beaucoup, c'est énorme, en fait. Si énorme que cela suffit à émouvoir en nous un frisson d'angoisse. A nous paralyser l'esprit, à nous donner le vertige. Cela est à la limite du tolérable. Que chacun s'emplisse donc les yeux du spectacle de l'incommensurable, chacun selon son seuil de tolérance, et organise son existence sur notre bonne vieille terre, bricolant l'à-peu-près dans le méli-mélo des problèmes. Voilà la solution. Voilà où est la vie.

Mais pas pour Tante. Que lui a-t-il pris de s'aventurer vers le large, les bras grands ouverts, droit devant elle ? Elle n'avait pas pied, elle était si loin du rivage. Comment a-t-elle pu faire, où a-t-elle trouvé le courage de partir à la nage ?

Je me dressai de toute ma hauteur, et l'appelai du rivage.

« Reviens, Tante, reviens. C'est moi, ton neveu, je suis là. C'est ton Pramod, celui que tu aimais tant. Viens ici, reviens. Nous allons tous nous retrouver, ici. Ici la terre est ferme, on ne risque rien. La vie est facile, on peut se faire une bonne petite vie, bien confortable. Ici c'est accueillant, il n'y a pas de vagues pour vous faire peur. Ici c'est la terre ferme. »

Tante restait au large. Elle s'engloutissait dans les vagues et refaisait surface, inlassablement. Où avait-elle donc appris à nager ? D'où tirait-elle le courage d'avancer vers le large, elle qui n'avait rien d'un nageur ? Je l'entendis haleter à travers les vagues :

« Non Pramod, non. Tu es toujours Pramod, mon Pramod. Comment pourrais-je l'oublier ? Mais à partir du moment où j'ai quitté le rivage, je l'ai quitté pour de bon. Et même si je dois finir épuisée, même si je me noie, où est le mal ? Est-ce que finalement il n'y a pas place pour nous tous au fond de la mer, ne devons-nous pas tous retourner un jour dans le ventre primordial ? Pramod, tu as toujours tout mon amour, mais tu ne peux pas comprendre. Tu ne sais pas. C'est là où on n'a pas pied qu'il faut nager. Quitte à couler pour finir, c'est là qu'il faut aller. Je ne peux que couler et me noyer, je le sais. Mais ne croie pas que je puisse revenir en arrière une fois partie pour le grand large. Non, je n'aurai pas cette infortune / mon destin ne sera pas aussi infortuné. »

Je lui lançai une corde. Elle ne l'attrapa pas. Elle souriait : « Pramod, merci beaucoup, je te suis infiniment reconnaissante. »

Je me mis à hurler : « Tu ne m'aimes plus ? Si tu m'aimes encore, reviens ! »

Aux trois quarts engloutie dans les flots, elle me répondit : « Je t'aime Pramod, je t'aime tant. Je t'aime, et c'est bien pour ça que je ne t'invite pas à me suivre. Et que je ne peux pas revenir. Regarde, tout l'océan qui m'attend, j'ai encore tout ça à traverser, l'océan tout entier ! »

Exaspéré, je lui lançai désespérément : « Eh bien vas-y, je ne te regarde plus ! »

« Et tu as raison, il ne faut plus me regarder. À regarder trop longtemps ce spectacle, le pied peut vous manquer et on risque de se retrouver arraché à la rive. »

Je hurlai : « Va-t-en ! Coule à pic ! Disparais ! Meurs ! »

Elle eut un petit sourire : « Ce n'est pas si facile que ça de couler et de mourir, petit frère. Dieu sait combien il me faudra encore boire de tasses, mais Dieu merci, toi tu es loin des vagues et de leurs gifles. Je t'aime, Pramod, et c'est pour cela que je te dis tout ça. »

Extrait 2

Et pourquoi ? Pourquoi n'ai-je pu accéder à la demande de Tante ? Elle m'avait tant aimé, tant donné, tant fait confiance, pourquoi n'avais-je pas répondu à sa seule et unique demande en la comblant de bienfaits, en lui donnant tout ? Pourquoi n'avais-je pu ouvrir les mains avec prodigalité ? Pire, j'avais pu garder crispés mes doigts crochus sans en être, après, bourrelé de remords. Pourquoi ? C'est bien la question, pourquoi ?

Et ce n'est qu'à présent que je puis répondre à ce 'pourquoi'. La réponse c'est que je suis vil. Pourquoi ai-je passé ma vie les yeux rivés sur ma carrière d'avocat, oubliant le monde entier? Pourquoi me suis-je si longtemps complu dans l'autosatisfaction ? Pourquoi ai-je constamment refoulé l'important, me réfugiant constamment dans le frivole ? La réponse, c'est que j'étais un intellectuel très intelligent, je n'avais pas la candeur des simples. J'ai pesé et soupesé, évaluant toute chose, ma balance bien assurée dans mes mains.

Voilà pourquoi, à l'heure qu'il est, je pèse si peu, sur le plateau de la véritable balance : je ne fais pas le poids. Assis sur mon trône au milieu de la considération générale pour mon intelligence et ma fortune, je me demande ce qui m'a empêché de trouver le chemin de la simplicité et de la modestie. Qu'en faire aujourd'hui, de toute cette réussite, alors que j'ai raté l'occasion de rendre l'amour quand il en était encore temps ? Tout ce que j'ai amassé n'est qu'un tas d'ordure et de crasse. Une crasse qui masque en moi la lumière spirituelle. Je ne veux plus de tout cela…

Il y a plus de dix-sept ans de cela. A présent mon plus grand sujet d'étonnement et de regret, c'est que j'aie pu être assez inhumain pour laisser ces dix-sept années s'écouler sans aller voir ma tante. Cette tante, qui a passé sa vie à donner sans jamais prendre. Qui n'a su que m'aimer, quels qu'aient pu être ses actes. Dont le souvenir aujourd'hui brûle en moi comme des charbons ardents. Dont la vie, quelle qu'elle ait pu être, a toujours flambé comme une flamme qui monte vers le ciel. La fumée certes était épaisse, mais la flamme est restée toujours vive. Comment donc ai-je pu me fourvoyer au point de négliger une personne pareille, pour persévérer dans l'auto-trahison !

C'est aujourd'hui que j'ai appris la nouvelle de sa mort. Dans quelles circonstances elle est morte, je ne tiens pas à le savoir. Ce que je sais est déjà bien suffisant, et je n'aurai pas trop de toute ma vie pour l'assimiler et faire quelque chose de moi.

Tante, tu t'en es allée. Tout le temps qu'a duré ta vie, j'ai été incapable de trouver le chemin. Mais maintenant écoute-moi, je renonce à cette charge de procureur. Je renonce à tous les fastes du monde. Peut-être me sera-t-il impossible

d’apprendre à vivre pour les autres, de tout reprendre à zéro, les habitudes ont la vie dure ; mais je me limiterai au strict nécessaire pour moi même. J’en fais le serment.

Seigneur, Toi qui m’entends, et quel que soit le sort que tu me réserves, si je brise ce serment envoie-moi en enfer.

Post scriptum – je confirme par la présente que j’ai donné ma démission de ma charge de Juge